

C MAGAZINE

21 MARS 1935

UN FRANC

15^e ANNÉE -- N° 12



Une pose pleine d'abandon de Margaret Sullivan, la grande star américaine, actuellement en voyage de nocces à Paris

LA POTINNIÈRE

AH ! MAIS.

En voilà bien d'une autre ! Notre amie et excellente animatrice Germaine Dulac vient d'être renvoyée devant le tribunal de police correctionnelle comme une quelconque madame Hanau !

Son crime ? Il est si grand que j'ose à peine le relater. Enfin, puisqu'il ne faut rien vous celer, voilà-nous la face et allons-y.

La directrice de France-Actualités avait fait exécuter pour sa maison un reportage sur le suicide du conseiller Prince au cours duquel — comble d'infamie — une vue montrait la clinique d'un certain docteur Pfeiffer, dont le nom fut prononcé à maintes reprises dans l'affaire. Celui-ci, à la vue de son habitation, n'y alla pas par quatre chemins. Il déposa presto subito une plainte en diffamation (c'est comme nous avons l'honneur de vous le dire) et l'instruction vient d'aboutir au renvoi devant la Correctionnelle.

On aura décidément tout vu ! Et ce n'est sans doute pas fini. Mais un conseil : si, parmi nos lecteurs habitant Dijon, certains se lisent aux joies innocentes du cinéma d'amateur, voire même à celles du simple vest pocket, qu'ils se gardent bien de prendre dans le champ de leur objectif certaine clinique qui... certaine clinique que...

Sinon il pourrait leur en cuire... Il y a encore une justice en France, syrongneugneu... **PRIS AU MOT.**

C'est un chef de publicité (sic) à la morgue insolente, encore que son quadrille d'amour erra assez lamentablement dans les rues. Autrement dit, la maison qui l'emploie a la réputation peu enviable de laisser systématiquement impayées toutes les factures qu'on lui adresse...

L'autre jour, un de nos confrères, créancier pour une somme assez rondelette, lui demanda quelques photos d'un film en cours de réalisation, afin de les passer gratuitement dans ses colonnes.

Impossible, répond notre mal rasé toujours aussi hautain, je ne veux rien vous devoir...

Notre confrère n'en croit pas ses oreilles. — Non ? fait-il, vous allez me payer ? ! ? **DE CHARYBDE EN SCYLLA.**

La Compagnie générale transatlantique, désireuse de faire réaliser un film documentaire à l'occasion du premier voyage du Normandie, fin avril prochain, eut l'idée, assez bizarre avouons-le, de s'adresser pour ce faire, à... Walter Ruttmann.

C'est 80.000 francs, lui répondit l'auteur de la Mélodie du monde, devenu exigeant depuis que, communiste repentant, il est passé, avec armes et bagages, dans le clan hitlérien.

La Compagnie générale transatlantique n'a pas insisté. Mais c'est alors qu'elle s'adressa, en désespoir de cause, à un réalisateur français qui, à ses yeux, présentait toutes les qualités requises : ne venait-il pas de mettre en scène un... vaudeville maritime, et tout et tout...

Aux dernières nouvelles cependant, il semblerait qu'il y a du tirage, mais le tirage, n'est-ce pas tout indiqué pour un film, fût-il de propagande ?

FIGURATION.

Où l'exigence des metteurs en scène va-t-elle se nichier !

Pour les Mystères de Paris, qu'il vient d'entreprendre aux studios Eclair d'Epinau, Félix Gandera convoqua son régisseur.

— Il me faut des rats, exigea-t-il, mais pas des rats apprivoisés, qui viennent eux-mêmes s'offrir aux chats (?)... Non, des costauds, et qui mordent...

« Je veux aussi un troupeau de veaux, avec un tout petit veau plus jeune que ses frères. »

À la suite de quoi nous avons fait prendre des nouvelles dudit régisseur. Le malheureux fait peine à voir...

INTERVIEW.

Savez-vous que les fils de l'ex-roi d'Espagne, Alphonse XIII soi-même, suivent attentivement toutes les manifestations cinématographiques ?

Nous n'en voulons pour preuve que la réponse qu'ils firent au reporter venu les interviewer sur les événements d'Espagne :

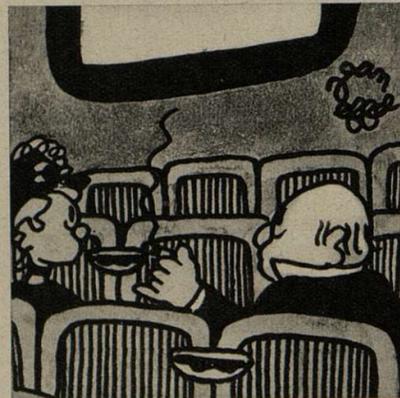
Clignant de la paupière droite avec un ensemble parfait, ils laissèrent parler leur cœur : — Hélas, soupirèrent-ils, nous ne sommes plus des enfants...

PSEUDONYMES.

Un de nos confrères s'est amusé à dresser la liste des pseudonymes sous lesquels écrivent certains journalistes bien connus. On peut ainsi faire des constatations assez bizarres. Mais à qui rêvait donc ce tout jeune journaliste, qui, après avoir examiné ladite liste, laissa tomber ingénument :

— Et Pierre Wolf, qui est-ce ?

L'ESPRIT CHEZ NOS CONFRÈRES...



FILMS RELIGIEUX

— Ça vous serait égal de ne pas mettre vos bouts de cigarettes dans mon bœuf ?

(d'après « Regards »).

MENU D'ACTUALITÉ.

Ce cinéaste, en Parisien digne de ce nom, a un péché mignon : il adore les pommes de terre frites. Eh ! quoi, pour être démocrate que ce goût en vaut bien un autre. Mais comme dit le proverbe, point trop n'en faut. Or, durant tous les jours de la semaine écoulée, notre Parisien ne vit sur sa table que son légume favori.

Un jour, puis deux, passe encore ; mais le troisième il commença à la trouver mauvaise, enfin le quatrième il n'y tint plus :

— Ah ça !... encore des frites, s'exclama-t-il, comme sa femme apportait le plat sur la table...

Et celle-ci de répondre doucement : — Que veux-tu, mon ami... Je profite que la Grèce est en ébullition...

TOUT S'EXPLIQUE.

C'était au bureau de poste de la rue du Colisée. Un homme, penché sur la tablette destinée à la correspondance des clients, s'affairait mystérieusement.

Entrent deux jeunes gens. Le premier, à la vue du quidam ne peut se retenir de pousser un cri :

— Regarde, fait-il à son compagnon... mais c'est Raimu... Et qui envoie un mandat... ! ? ! ?

— Aurais-tu la berlué, réplique l'autre sans s'émouvoir autrement... Tu ne vois pas qu'il emplit son stylo !

AU FILM DES JOURS

— Un producteur répondant au nom de Hiebenschal (ou quelque chose d'approchant), et un réalisateur nommé Siodmak vont tourner un film dans notre doux pays. Titre : La Vie Parisienne.

Evidemment... Evidemment...

— Il paraît que des dix-huit mille mètres que comportait primitivement le Napoléon d'Abel Gance, nous ne verrons guère que les trois mille mètres restants.

Un film en reliefs, quoi...

— Walter Ruttmann va réaliser un documentaire de propagande sur les milieux dirigeants du national socialisme.

— Starevitch prépare, paraît-il, Les grenouilles qui demandent un roi.

Léon Daudet et Charles Maurras protestent violemment contre ce projet, dans lequel on peut reconnaître, une fois de plus, « un des derniers soubresauts de la mafia maçonnique. »

— A l'Ermitage un nouveau film Miss Carott, qui pourrait-être dédié à Marianne Oswald.

Rassurez-vous : Miss Carott n'est pas un navet, pas plus d'ailleurs qu'un film de Jean Choux...

— Maurice Chevalier, qui devait tourner Le soldat de chocolat, pour la M. G. M., a brutalement rompu son contrat.

Du coup, c'est la M. G. M. qui est « chocolat ».

L'HOMME INVISIBLE.

Secrétaire générale : Yvonne IBELS

CINÉ-MAGAZINE Directeur : ANDRÉ TINCHANT

ABONNEMENTS

FRANCE ET COLONIES : Un an, 45 fr. — Six mois : 24 fr. — Trois mois : 12 fr. 50.
Tous nos abonnements partent du 1 ^{er} et du 15 de chaque mois.
ÉTRANGER (pays ayant adhéré à la Conv. de Stockholm) : Un an, 65 fr. — Six mois, 34 fr. — (pays n'ayant pas adhéré) : Un an, 80 fr. — Six mois, 42 fr.

Paiement par chèque ou mandat-carte, Compte de chèques postaux : Paris 1767-95

Bureaux : 9, rue Lincoln, Paris (VIII^e). Téléphone : Elysées 75-19

Fondateur : JEAN PASCAL

Régie exclusive de la publicité commerciale : MENTOR PUBLICITÉ, 147, av. Victor-Hugo, Paris-16^e — Téléph. : Passy 89-80.



La cueillette des cerises réunit l'ancien gangster repentant et la petite fermière de « Jours heureux ».



L'escroc s'est déguisé en policeman afin de capturer le meurtrier qui terrorise Londres. (Le Mystérieux M. X...)

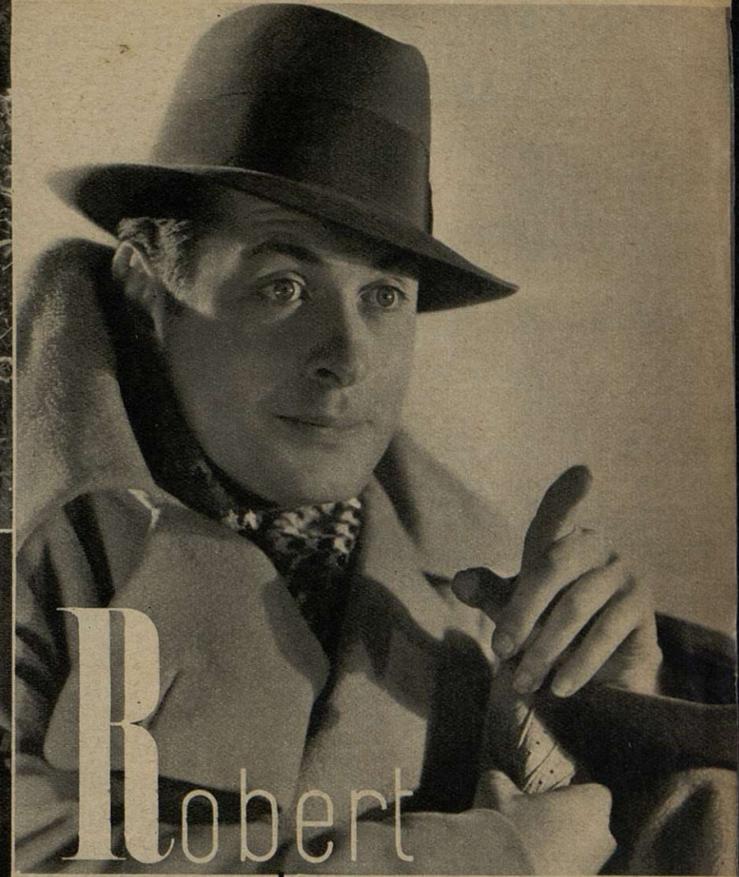


L'officier de marine de « Conflits », qui n'hésitera pas à sacrifier son amour sur l'autel de la patrie...



Une scène amusante de « Jours heureux ». La grimace de l' amateur de boissons fortes, auquel on tend un verre de lait.

À l'école du naturel avec



Robert Montgomery

tique. Enfin il atteint Broadway et y brille pendant cinq ans.

Il avait tâté du cinéma au temps du film muet. Il s'y trouva détestable et il fallut le parler pour le décider à paraître à nouveau devant les sunlights. « Désirs », avec Norma Shearer, est le premier film que nous vîmes de lui en France avant la version américaine de « Big House » qui devait le « sortir » magnifiquement.

Il faut dire que le film de Georges Hills répondait parfaitement à ses possibilités d' alors. Sa distinction naturelle, son effacement devant les hideurs d'une vie insoupçonnée le désignaient particulièrement pour ce rôle de jeune fils de famille qui s'est laissé entraîner à d'imprudentes fréquentations. Les films qui suivirent, tels que « La Divorcée », « Inspiration », « Conflits », faillirent d'ailleurs le cantonner dans des créations analogues.

Mais il en fut pour toutes les comédies mondaines qui succédèrent à « Big House », ce qu'il en avait été pour les tournées théâtrales auxquelles s'était astreint durant deux ans Montgomery : e les constituèrent « un excellent cycle d'éducation cinématographique ».

En même temps que le « Bob-gravure de modes » de ses débuts, s'humanisait, acquérait l'assurance qui lui faisait encore sensiblement défaut, son jeu s'affinait sans cesse et laissait percer peu à peu des dons spirituels qui ne demandaient qu'à s'épanouir librement et qui s'affirment aujourd'hui pleinement.

Soyez sans crainte : vous trouverez encore des gens pour vous dire que le naturel ne s'acquiert pas, qu'il est un don inné ! A ceux-là, le Robert Montgomery de « Jours heureux » a répondu magnifiquement par l'exemple d'une vie d'efforts persévérants, vers un idéal toujours plus élevé.

Jean VALDOIS.

(Photos M. G. M.)

PAUL AZAIS voudrait jouer les "JAMES CAGNEY"

PAUL Azaïs, son chapeau en bataille, considère le bataillon de jolies girls que son rôle l'oblige à gouverner. Il porte un souple chandail de laine et un veston aux poches amplement garnies de crayons de toutes tailles et de toutes nuances. Paul Azaïs est régisseur dans le music-hall qui abrite *Divine* et son talent de nouvelle vedette.

Victor, le régisseur, qui toujours vocifère, qui distribue des amendes à tort et à travers pour être plus sûr de sa puissance, se croit indispensable sur un plateau. Sans lui il n'y aurait pas de théâtre. Au yeux de Victor le théâtre tient en un seul rôle : celui du régisseur.

— Je suis heureux de tourner avec Max Ophüls, nous dit-il. Ça colle admirablement bien. J'ai rarement trouvé au studio un metteur en scène avec qui je marche aussi bien. J'ai besoin de quelqu'un qui me comprenne. Je ne peux pas « jouer » j'en suis incapable. J'ai besoin d'ignorer l'appareil et le micro. J'ai besoin de n'avoir aucune contrainte qui me fasse penser que le personnage que je joue n'est pas moi-même. J'ai eu la même joie en tournant avec Feyder *Pension Mimosas*. Actuellement, je viens de finir à Berlin *Le diable en bouteille*. J'ai été encore le partenaire de Blanchard comme je l'ai été pour

Cette vieille Canaille. Ça marche tout seul lorsqu'il s'agit de travailler avec un artiste comme lui. Maintenant je vais commencer *La rosière des halles* avec Préjean et Raymond Cordy. Et puis... tant d'autres choses sont en projet encore, des choses dont on ne peut parler avant qu'elles soient conclues.



Paul Azaïs, mauvaise tête, bon cœur, coléreux, rageur et séduisant...

J'aborde le film en couleurs avec confiance, déclare JOSSELINE GAËL

LE cinéma en couleurs naturelles est une chose vraiment intéressante, nous assure Josseline Gaël. Je tourne actuellement à Billancourt une comédie qui est si l'on peut dire une expérience très importante puisque l'on enregistre d'abord en noir et blanc et ensuite en couleurs. La comparaison que l'on peut faire après entre les deux bandes et des plus intéressantes.

— Certainement. Ces prises de vues ne nécessitent-elles pas quelques modifications ? Un changement dans le maquillage, par exemple ?

— Oui, mais ces détails sont presque insignifiants. Nous sommes maquillés comme à la ville, seul le rouge des lèvres est un peu plus clair ; on l'accentue pour la version en noir et blanc. Par contre ce qui a été modifié ce sont les décors. Pour le noir et blanc on les exécute généralement en des couleurs simples et photographiques, les tons sont sélectionnés d'avance pour s'harmoniser parfaitement à la projection. Pour la couleur ils doivent être tels qu'ils seront reproduits, les détails, les gammes des tons doivent être fidèlement inscrits.

— Et les résultats ?
— Je les trouve excellents. Je dois vous avouer que je ne m'attendais pas à aussi bien. La seule critique que je puisse en faire est que lorsqu'on tourne, le studio est transformé en une véritable fournaise. Songez, l'éclairage doit être augmenté du double. Heureusement que nous n'avons pas à nous maquiller, comme pour le noir et blanc avec des fards et du fond de teint, sinon nous devrions avoir recours à chaque instant aux offices du maquilleur.

Et Josseline Gaël, toute radieuse, ajoute :
— Excusez-moi de ne vous donner aucun détail technique. Cela me serait impossible. Demandez ou bien au metteur en scène ou bien à l'ingénieur, ils pourront mieux que moi satisfaire votre curiosité. Tout ce que je puis vous dire c'est qu'à la projection, la lumière doit être d'une intensité plus importante que pour la normale. C'est une question d'ampérage qui joue, aussi le cinéma en couleurs naturelles ne donnera des résultats excellents que dans les salles équipées de façon impeccable.

— A propos. Vous ne m'avez pas dit quel était le titre du film ?
— C'est vrai. Il s'intitule *Jeunes filles à marier* et est mis en scène par Jean Vallée, d'après la pièce de Raoul Praxy : *Dollars*. Vous désirez, sans doute, connaître les interprètes ? Ce sont Lyne Clevers, Mady Berry, Escande, Jules Berry et moi-même. Voilà, il me semble que vous êtes informés, maintenant.

Et après un charmant sourire, Josseline Gaël nous quitte pour se rendre au Conservatoire où actuellement elle suit bien attentivement les cours.

GEORGE FRONVAL.



...N'a pas l'air d'émouvoir autrement une très crâne Josselyne Gaël, laquelle semble plutôt le défier... (Photo S. F. E. C.)

Nous abandonnons Paul Azaïs quelques instants pour regarder Max Ophüls au travail. Il prépare la scène suivante et il a fort à faire entre l'opérateur, la vedette, la figuration. Un tour dans le décor, quelques mots échangés avec les autres interprètes et nous voilà à nouveau nez-à-nez avec Paul Azaïs.

— Je rêve de tourner un scénario complet, dit-il encore, un scénario divers comme la vie elle-même, ou se mêlent la fantaisie, le comique, la sentimentalité, le drame. Le synopsis est tout prêt dans ma tête. Je vois déjà mon personnage. Tenez, les rôles à la James Cagney... mon rêve !

En se remémorant les films qui rendirent populaire chez nous l'irascible petit Irlandais, on comprend cette analogie de tempérament. Un type qui n'a peur de rien, mauvaise fête mais bon cœur, coléreux, rageur, séduisant toujours, parce que vrai, parce que sincère, parce qu'incorrigible. Paul Azaïs serait un merveilleux « Cabochard ».

Pour l'instant, il redevient Victor, le régisseur. Il groupe les jeunes figurantes, les fait mettre en ligne, les conduit comme un docile troupeau. C'est à son tour de travailler.

Devant tant de sincérité, d'enthousiasme, devant si peu « d'attitude », on comprend combien Paul Azaïs a raison.

Paul Azaïs jouant les James Cagney ?... Souhaitons-le pour lui, mais aussi pour nous.

A. J.



DU VOTE des femmes

Que pensez-vous

femmes elles-mêmes, et il est évident qu'à ce point de vue là, elles devraient voter. La plupart d'entre elles travaillent et l'Etat leur demande d'assez grands sacrifices pour tenir compte de leur opinion.

« Le second est l'intérêt de la France et je crains que le vote des femmes ne lui soit pas d'une grande utilité, car la plupart des femmes sont trop facilement soumises à des influences et leur vote serait dicté par des hommes, ce qui donnerait un résultat nul.

« Comme vous le voyez, j'hésite et si je ne suis pas contre le vote des femmes, je ne suis pas non plus une féministe enragée. »

Gaby Morlay n'a aucune envie de voter !

Gaby Morlay ne croit pas que le vote des femmes changera quelque chose à quoi que ce soit.

— Le seul bien que l'on puisse faire, me dit-elle, est d'améliorer le sort des malheureux et ce n'est pas le vote des femmes qui y aidera.

— Personnellement, vous n'avez pas envie de voter ?

— Oh ! non, je n'ai pas du tout envie d'avoir un souci de plus ! D'ailleurs, je ne crois pas que la plupart des femmes désirent voter.

— Il y en a un certain nombre qui, s'intéressant à la politique, réclament ce droit comme une justice.

— Elles ne sont qu'une poignée. La majorité des femmes ne comprend rien à la politique. Remarquez que les hommes se rendent si bien compte que le vote ne changera rien à l'état actuel des choses et ne leur enlèvera aucune de leurs prérogatives, qu'ils sont tous prêts à nous accorder ce droit.

Lisette Lanvin trouve que la politique n'est pas l'affaire des femmes.

— Je n'ai jamais réfléchi à cette question, m'avoue Lisette Lanvin.

— Vous devez pourtant bien avoir une opinion ? Avez-vous envie de voter ?

— Moi ? Ah ! non, je n'ai pas envie de voter ! Je ne m'occuperai jamais de politique ! Les femmes ont assez à faire sans cela, c'est l'affaire des hommes.

— Vous ne pensez pas que le droit de vote est une justice à rendre aux femmes ?

— Je trouve que c'est une chose absolument ridicule et inintéressante. Chaque sexe a son rôle : aux hommes la politique et les affaires, aux femmes le foyer et les enfants. On ne peut pas tout faire.

— Vous ne vous intéressez pas à la politique ?

— Pas du tout, je n'y connais rien, ne m'y intéresserai jamais et jamais ne voterai ! J'ai tant de choses à faire que je n'en ai pas le temps, s'il fallait que je réfléchisse encore à cela je n'en sortirais jamais.

— Les femmes précisément à cause de leur faiblesse n'ont-elles pas besoin d'être défendues ?

— Elles ont les hommes pour les défendre, il n'est pas nécessaire qu'elles le fassent elles-mêmes !

Enquête menée par NADIA DO Y.

(La fin au prochain numéro.)

— Nous pouvons sans grand danger risquer un changement, remarque Annabella.

— Du moment que les femmes travaillent et ont les mêmes responsabilités que les hommes, déclare Annabella encore alitée mais déjà presque guérie de sa fameuse morsure, il serait juste qu'elles aient les mêmes droits.

— Vous croyez que le vote des femmes pourra faire du bien ?

— Certainement : du point de vue du droit des femmes sur leurs enfants et aussi du point de vue guerres. Les femmes ont plus que les hommes l'horreur de la guerre.

— Les femmes ne pourraient-elles continuer à gouverner en sous-main comme elles l'ont fait jusqu'ici ?

— Gouverner en sous-main !... C'est, je crois, une phrase que ne veut plus rien dire. D'ailleurs si le régime était merveilleux, si nous vivions dans un âge d'or, je dirais : n'y changeons rien ! gardons-nous d'y toucher ! mais vu que nous en sommes fort loin, nous pouvons sans grand danger risquer un changement !

Selon Blanche Montel, les femmes ne devraient pas faire de politique pure.

— On a dit de moi que j'étais une farouche féministe, mais, proteste Blanche Montel, je n'ai jamais tenu de propos qui aient pu le laisser croire, quoique je veuille bien voter.

— Vous croyez les femmes aptes à voter ?

— Oh ! les hommes votent bien, nous ne le ferons pas plus mal qu'eux.

— Le vote des femmes pourra-t-il être utile ?

— Oui, à condition que les femmes ne fassent pas de politique pure, mais s'occupent de certaines lois sociales, les lois sur l'éducation, la maternité, le bien-être, toutes celles qui sont du ressort de la femme.

— Voudriez-vous aussi que les femmes deviennent éligibles ?

— Pourquoi pas ? Pourquoi certaines d'entre elles ne le deviendraient-elles pas ? Quand les femmes se mettent à être intelligentes, elles le deviennent souvent plus que les hommes. Le revers de la médaille est que nous serons encore plus à gouverner et trop de maîtres n'est jamais un bien !

La femme est capable de faire mieux, dit Simone Berriau.

Pourquoi les femmes ne voteraient-elles pas ? me dit Simone Berriau. Elles partagent bien tous les autres soucis de leur mari, souvent plus ennuyeux, pourquoi ne prendraient-elles pas part à celui-là qui les intéresse au même titre que les hommes ?

— La politique est-elle bien le rôle de la femme ?

— Je ne crois pas du tout que le rôle de la femme soit uniquement un rôle de ménagère ou de poupée qui ne pense qu'à ses toilettes. Elle a prouvé, il me semble qu'elle vaut beaucoup et qu'elle est capable de faire mieux.

— L'on prétend que les femmes, manquant d'une éducation politique suffisante, ne sont pas encore prêtes à assumer des charges jusqu'ici réservées aux hommes.

— Les femmes ont un esprit suffisamment souple pour s'adapter rapidement et s'intéresser à leurs nouvelles fonctions.

Spinelly hésite à se prononcer...

Spinelly ne peut pas dire si elle est pour ou contre le vote des femmes. Elle hésite.

— Je ne crois pas, me dit-elle, qu'actuellement les femmes soient aptes à voter. Ce serait toute une éducation à faire. Nous avons été évincées de la politique depuis toujours et il est bien difficile de s'y remettre du jour au lendemain. La politique est quelque chose de tellement difficile, de tellement compliqué ! Je pense que pour s'en occuper avec résultat, car, n'est-ce pas, ce n'est pas la peine d'augmenter le nombre des ignorants qui prétendent s'y connaître et ne cherchent que leur propre intérêt, il faut avoir des dons particuliers que, du moins je le crois, la plupart des femmes ne possèdent pas. Il faudrait dans l'échafaudage de nos lois tout remettre en état d'un bout à l'autre, c'est une tâche trop rude et trop importante pour être entreprise par des débutantes.

... ainsi qu'Alice Field.

— Il y a deux points de vue, déclare Alice Field, d'après lesquels on peut considérer le vote des femmes. Le premier est l'intérêt des

NOS LECTEURS ONT LA PAROLE...



ACCUSÉ, LEVEZ-VOUS

Chaque semaine nos lecteurs sont invités à nous communiquer leur opinion concernant un sujet cinématographique (film, vedette, réalisateur, etc.) que nous leur aurons désigné à l'avance. L'auteur de l'envoi jugé le meilleur de chaque série recevra gratuitement un abonnement de six mois à Ciné-Magazine ou 10 photos 18x24, à son choix.

On trouvera ci-dessous les premières réponses qui nous sont parvenues à la suite de notre « mise en accusation » du Vaudeville. Les lettres reçues ultérieurement paraîtront la semaine prochaine, ainsi que la désignation de la réponse jugée la meilleure.

Mais, dès maintenant, nos lecteurs peuvent nous envoyer leur réponse concernant notre deuxième « mise en accusation » désignant cette fois l'auteur :

HENRY GARAT

Rappelons que chaque réponse, signée d'un pseudonyme, et écrite sur le seul recto d'une feuille de papier ne doit pas excéder 20 lignes.

LE VAUDEVILLE

POUR

Mon opinion sur le vaudeville ? C'est l'avenir du cinéma, c'est le seul genre qui lui permettra de subsister à une époque où les salles obscures ne doivent avoir qu'une prétention, distraire le public en lui faisant oublier pour quelques heures, les mille soucis de la vie quotidienne.

Quel film, mieux que le vaudeville pourrait remplir ce rôle : c'est le type même du film gai, plein de situations comiques, malgré soi l'on est entraîné par son action rapide, les quiproquos ingénieux, les couplets populaires. Comment résister au sourire réjoui de Fernandel, et quel est le spectateur, même parmi les moins enclins à la bonne humeur, qui n'ait ri franchement aux aventures de Laguilleumette et Croquebol, à leurs démêlés avec l'adjudant Flick. En somme le vaudeville est une détente complète pour l'esprit, et le cinéma avec les moyens techniques dont il dispose, peut mieux encore que le théâtre faire vivre par les yeux l'action aux spectateurs.

Producteurs, faites-nous de bons vaudevilles, avec des vedettes sympathiques, d'une réalisation soignée et l'industrie cinématographique retrouvera sa prospérité.

C. MONGOU.

CONTRE

Ce genre de film est insipide, presque toujours sans finesse. Pourquoi le cinéma, qui devrait se donner pour tâche de créer une forme tout à fait nouvelle de l'art du spectacle, cherche-t-il à remettre à la mode des pièces, sans doute gais, mais d'un comique lourd et trop souvent gros-

sier, écrites spécialement pour le théâtre et qui ont fait déjà les beaux soirs du Déjazet d'avant-guerre ?

Le temps n'est plus aux histoires plus ou moins drôles, de chambrées ou d'hôtel à double issue, aux couplets grivois clamés à pleine voix par le « pioupiou » en pantalon rouge.

Cette forme du cinéma ne peut convenir en France qu'à une minorité de spectateurs, et le sens de l'humour est trop développé chez nous pour qu'on ait besoin de recourir à la plaisanterie facile pour créer la gaité.

À quoi attribuer cette nouvelle vogue du vaudeville sous tous ses aspects ? Peut-être au « je m'en fichisme » des directeurs de production, qui préfèrent le travail tout fait, à la recherche d'une idée neuve ; ou bien encore entendent-ils profiter d'un titre connu, d'une publicité toute faite, alors ce ne sont plus des artistes, mais simplement des commerçants.

L. PRIT.

À mon avis, le vaudeville est un sujet de théâtre, et ne doit pas être traité par le cinéma.

Le cinéma n'a d'intérêt qu'autant qu'il nous présente des choses irréalisables au théâtre.

L'intérêt du vaudeville réside surtout dans le mouvement que lui donnent les artistes, par l'à propos des réparties. Dans l'action sur la scène, la plupart des propos sont acceptés, mais quand le spectateur est en tête-à-tête avec une toile, bien des choses ne passent pas aussi facilement.

Il ne faut pas confondre le cinéma et le théâtre, ce sont deux arts qui peuvent se compléter, mais ils ne doivent pas traiter les mêmes sujets.

Quant aux chansons incorporées dans certains vaudevilles, les artistes acceptent de les chanter devant le micro, mais ne voudraient pas les interpréter devant les feux de la rampe, car ils craindraient, avec juste raison, les réactions du public.

Trop souvent les réalisateurs de films oublient que le public aime à se distraire, mais préfère des réparties pleines d'esprit de bon aloi aux sous-entendus plus ou moins scabreux de certains refrains.

Bien à tort, les producteurs supposent qu'il suffit d'un titre connu, et d'un artiste en vogue pour faire un succès.

LEO-CENTRE.

Le vaudeville ? Au cinéma, il est trop souvent insupportable. Action nulle, quiproquos bêtés, situations ridicules sans oublier le couplet stupide ou quelqu'en soit l'interprète, le gros plan est rarement flatteur pour l'artiste et toujours fastidieux pour le spectateur.

Au théâtre sans doute, le vaudeville est gai. Il bénéficie de l'ambiance, du naturel des artistes acclimés après un grand nombre de représentations, mais la pellicule n'enregistre que le factice du jeu, commandé par un metteur en scène, qui n'est pas toujours un artiste.

Le cinéma, c'est avant tout l'image. Dans le vaudeville est-il possible de remplacer par l'image, le verbiage insipide de quelques partenaires évoluant entre « deux murs ». Non ! Alors ? est-ce du cinéma. L'art radiophonique c'est l'imagination guidée par l'oreille, l'art cinématographique, c'est l'imagination guidée par la vue.

Pardon, j'ai dit « art cinématographique », alors qu'il n'existe que l'industrie cinématographique.

NOCUAF.

Le Vaudeville ? Mais c'est un genre aussi démodé que des romans de Clément Vautel, ou le veston d'alpaga.

Si un certain public digère assez facilement une certaine production qui n'honore pas le ciné français, ce certain public fait l'accueil qu'il convient à des productions vraiment cinéma, tel qu'Angèle et l'admirable film de Feyder *Le Grand Jeu*.

Alors pourquoi certains producteurs s'entêtent-ils à nous offrir des navets tels que le post-siècleux *Tire-au-flanc*.

Ou les péripéties d'une effroyable stupidité qui composent ce chef-d'œuvre qu'est : *Le conte Obliquado*.

X...

Permettez à un réalisateur, qui désire garder l'anonymat, d'apporter sa modeste contribution à votre enquête.

On nous reproche souvent à nous, auteurs de films, la confection de vaudevilles dont on nous impose la réalisation, bien malgré nous. Il existe, Dieu merci, dans la littérature française, nombre d'œuvres qui fourniraient matière à des films délicieux et excellents, pas forcément onéreux.

Seulement, voilà, il paraît que le public préfère *Le tampon du capiton* et *La garnison en folie*. Et, ma foi, à en juger par certaines statistiques de recettes effectuées dans les salles populaires et même d'exclusivité par certaines gaudrioles militaires, on ne peut entièrement donner tort à des messieurs contraints de faire fructifier l'argent à eux confié.

Alors ?

UN CINÉASTE.

NI POUR, NI CONTRE

Il nous semblerait inutile et inintelligent d'annoncer la mort prochaine ou éloignée du vaudeville au cinéma : ce genre de film, à quelques procédés qu'il ait recours, aura, tant que les hommes seront des hommes, un public fidèle et constant — par le même phénomène qui fait que les feuilletonistes auront toujours des lecteurs.

À notre avis, le vaudeville est ce que l'on nomme « un genre inférieur ». Mais ce n'est pas une raison pour en négliger la réalisation, bien au contraire. Il faut tâcher de faire rendre son maximum au vaudeville nécessaire. Pour arriver à cela, du moment que nous avons d'excellents interprètes pour les films du genre, renouvelons les sujets. C'est indispensable si on veut éviter que vaudeville devienne synonyme de navet. Nous ne sommes certes ni pudibonds ni hypocrites —

(nous professions justement un horreur profonde pour ces deux adjectifs) — et c'est seulement contre la banalité des vaudevilles filmés que nous nous élevons en disant : assez de situations équivoques cent fois revues, de plaisanteries d'une verve gauloise et journalière. Que tout ne tourne pas toujours autour de l'adultère éternel et banal... Et c'est le gros monsieur et la « petite femme » — et c'est la femme et l'ami... et l'ancienne maîtresse de l'ami, et le vieux beau, et le collègue polisson.

« Le peuple le plus spirituel de la terre » pourrait facilement trouver autre chose.

Nous aimons les films comiques, nous en voulons — mais nous voulons aussi qu'ils se renouvellent — sinon, et c'est facile à comprendre, les gens intelligents de France vont bâiller... s'en aller. À ce moment-là n, j, ni, ni, fini, messieurs les producteurs. Le cinéma vaudevillesque ne mourra pas, mais dégènerera.

Vous pouvez éviter un désastre — et les désastres quels qu'ils soient, sont toujours regrettables. Vous avez un geste à faire.

Nous vous en prions, faites-le.

PÈRE UBU.

(La suite des réponses au prochain numéro.)

MARCELLE CHANTAL



Marcelle Chantal, ou la recherche d'une vie sérieuse et haute, l'amour des choses durables dans l'existence (Photo Plaza).

LE CADRE DE LEUR VIE

On sent chez Marcelle Chantal un heureux mélange de vie sérieuse et calme, de passion pour son travail. Marcelle Chantal cultive l'amour du confort et de la vie quiète, celui de l'amitié et l'art de la musique. Car, malgré ses diverses créations à l'écran et son apparition sur une scène, Marcelle Chantal est restée avant tout musicienne. Son piano n'est pas seul à en faire foi. Les murs de son salon résonnent souvent des éclats de sa voix si pure et cette vaste pièce, close comme un coquet précieux, contient dans chaque atome une parcelle d'harmonie.

Marcelle Chantal n'est point en réalité celle qui trop souvent a hanté les écrans. Elle ne porte point sur le visage ce stigmate fatal qui l'a enfermée dans la catégorie « wamp ». Elle n'a point cette allure impavide de femme marquée par toute la douleur du monde et qui mourra plutôt que de trahir son secret.

Essentiellement femme, femme jusqu'au raffinement le plus excessif, peut-être jusqu'à la souffrance, Marcelle Chantal se dresse, dans le chaud décor qu'elle a voulu autour d'elle, comme une pâle vestale que la vie douloureuse a glacée presque dans ses moelles, et qui attend que s'élève près d'elle une grande flamme claire, seule capable de la réchauffer.

ARLETTE JAZARIN.

INTIME



Assez bas de plafond mais proche du ciel, un refuge qui est celui d'une femme moderne, pas du tout celui d'une « étoile » (Photo Intran).



Une symphonie de blancs alternés et de marron... murs recouverts de bois précieux, sièges de satin blanc (Photo Intran).

Des livres en abondance... sujets sérieux et graves... poésie... histoire... littérature étrangère (Photo Intran).

HISTOIRES D'AMOUR



« Catherine de Russie », telle que l'a vue Ellsabeth Bergner et Paul Czinner à Londres (Photo United Artists).

vraisemblablement, de la véritable Catherine, l'une et l'autre exposant au monde une fois encore que l'Amour et le Pouvoir sont frères irréductiblement ennemis...
Le Dictateur, pour retracer un épisode peut-être moins familier au public français n'en est pas moins un autre exemple de la fragilité du bonheur des reines... La reine Marie-Christine, éprise du noble Struensee, se vit non seulement séparée de son



Henri VIII, Barbe-Bleue royal, juge-époux d'un cortège de femmes... (Photo United Artists).

amant mais encore celui-ci paya de sa vie le crime d'avoir aimé sa souveraine...
 Et, que ce soit projets réalisés, dont nous conservons les proches souvenirs, ou encore projets en cours d'exécution, ou même, projets, tout court, qui seront, demain, de vivantes réalités, regardez ce long cortège d'ombres... Leurs traits vous seront tous étrangement familiers...
Henri VIII, Barbe-Bleue royal, et son cortège de femmes, toutes pleurantes, les unes, ombres tragiques, portant, telles des martyres de jadis, leurs têtes sanglantes entre leurs mains; et le juge qui fut leur

On connaît le début familier de la plupart des contes, celui qui suffit (qui suffisait, tout au moins autrefois, du temps où les enfants avaient encore l'imagination féerique et merveilleuse) à grouper autour de soi toute une jeune curiosité : ce début n'était-il pas, presque toujours :
 « Il y avait une fois, il y a bien longtemps, une reine et un roi... » ?
 Car l'imagination des hommes a toujours été attirée par l'éclat des destinées exceptionnelles, les parant tour à tour de tous les bonheurs humains — on dit bien encore « heureux comme un roi » — ou bien les présentant au monde entier en illustres exemples d'infortune !
 Heureux ou malheureux, le Souverain, personnage de conte, de roman, de pièce de théâtre ne pouvait échapper à la tyrannie du cinéma... et il n'est pas de notre intention d'énumérer, ici, les films innombrables mettant en scènes les rois, les reines et les empereurs, révélant leurs amours, leur joies et leurs drames...
 Leurs drames plus souvent que leurs joies, pour être juste !
 Les histoires de l'Histoire étant celles dont la fin — tragique toujours — est cependant le plus près de l'exacte vérité...
 Si bien qu'on ne devrait pas dire « heureux comme un roi », mais bien plutôt, tout le contraire !
 Le cinéma parlant ne pouvait pas, longtemps, délaisser un si noble motif d'exaltation... Ces derniers mois ont vu ressusciter les souvenirs d'autrefois, ont été réveiller bien des ombres illustres, par cela même non seulement qu'elles furent royales, mais encore, et surtout, malheureuses...
 Garbo, la première, incarne cette **Reine Christine**, originale, intelligente et passionnée qui se hâta d'oublier ses devoirs et la lourde tâche qui lui est dévolue de par sa naissance, en aimant ce bel étranger, venu d'autres climats plus favorisés du soleil et qui lui apporte la merveilleuse aventure de n'être plus enfin, pour un être au monde, la reine, mais tout simplement la femme...
 Seulement, comme la réalité ne cesse de peser contre la porte, la femme ne peut oublier longtemps qu'elle est aussi la reine d'où le drame...
 D'où le drame qui intervient toujours, à un moment donné, dans tout illustre destin...
 La Suédoise avait été Christine, philosophe et amazone; deux des plus célèbres visages de l'écran s'emparèrent de la « petite Catherine », de celle qui devait être, plus tard, durcie et virilisée par l'exercice du pouvoir, Catherine la Grande! Il y eut la Catherine de Bergner et celle de Marlène, l'une et l'autre très différentes,



La reine Marie-Christine de Suède, éprise du noble Struensee, ce dictateur d'un moment, qui devait payer de sa vie le crime d'avoir aimé sa souveraine (Photo P. J. de Venloo).

La première, Greta Garbo incarne la reine Christine, originale, intelligente, passionnée... (Photo W. G. M.)
 Encore que son physique, différent, assez sensiblement de la véritable Christine, dont le portrait ci-dessus évoque les traits véritables.



Histoire tout court

époux n'en fut pas plus heureux, Korda nous l'a spirituellement montré!
 Revenons en France; sous les ombres de Trianon, **Marie-Antoinette**, la reine tragique entre toutes, est assise, écoutant le bruit d'un pas qui s'éloigne et s'éteint... Pas du bel Axel de Fersen qu'elle aime et dont elle fut aimée; deux destins qui, tous deux, devaient finir dans le sang et l'horreur; Marie-Antoinette, bien souvent ressuscitée n'en est pas moins à attendre encore l'œuvre qui évoquerait vraiment celle qui fut la plus femme des souveraines, la plus infortunée des femmes...
 Certes, dans cette illustre galerie, nous ne saurions oublier l'ombre de César, Napoléon... Napoléon, qui fut un amant si passionné, si déchiré, dont l'obsession amoureuse fut

si forte que, maintes fois, il fallut toute l'énergie de ceux qui l'entouraient pour le retenir à la tête de cette armée d'Italie, alors qu'indifférent à l'éclat de ses triomphes quotidiens, il ne vivait que pour une seule minute : l'arrivée du courrier de Paris, afin de se jeter sur quelque billet indolent, indifférent et paisible de sa bien-aimée lointaine, pour laquelle l'absence n'était certes pas le plus grand des maux ! Là encore, l'ombre du pouvoir devait venir tout détruire : celle qu'il aimait tant, Napoléon s'en sépara : raison d'Etat, contraire à la tendresse et à l'amour...
 Raison d'Etat, encore, qui le sépare de cette charmante Marie Walewska dont personne n'a jamais songé à retracer à l'écran la romantique et mélancolique destinée; celle-là, cependant fut sincère et fidèle; elle fut également sincèrement aimée; ce fut le dernier amour vrai de Napoléon.
 Mais la plus belle histoire d'amour du Corse, c'est encore, et ce sera toujours, celle du lieutenant Bonaparte, enfiévré d'ambition, de gloire et de renommée et qui put tout oublier, à cause de l'indolente grâce de cette créole dont le charme languide est venu jusqu'à nous, rêveuse, sous les beaux arbres de Malmaison !
 Amours royales, amours traversées de sang, de larmes, amours où la séparation est fatale, dès le début, ce que savent bien ces amants d'une heure, elles ont toujours enflammé l'imagination des hommes...
 ...Et cependant, nul n'a encore réalisé une œuvre qui exposerait, dans toute sa vérité, la poignante, l'ironique détresse des histoires d'amour, qui sont, hélas ! pour ceux qui en sont les héros, destinées à être, tout simplement, tout cruellement, de l'Histoire...
 Lucienne ESCOUBE.



ALEXANDRA
CATHERINE II
 IMPÉRATRICE DE RUSSIE

La seconde Catherine de Russie, vue cette fois à travers le tempérament de Marlène Dietrich (Photo Paramount). Mais la créatrice de « L'Ange Bleu » connaissait-elle le portrait ci-dessus ?

DU MONDE ENTIER

FRANCE

— *Jo-La-Terreur*, qui défraya un moment la chronique judiciaire, a écrit un scénario : Un Révolté, pour lequel il envisage d'interpréter le principal rôle.

— *Le premier film en couleurs d'après un procédé moderne est tourné dans un studio français. Il s'agit de Jeune fille à marier*, que dirige Jean Vallée, avec Lyne Clevers, Jules Berry et Maurice Escande.

— *Dès qu'il aura terminé La Sonnette d'alarme*, Christian Jaque réalisera un film dont Tramel sera la vedette. Titre : Sur la Paille.

— Jacques Feyder, qui avait été pressenti pour tourner Michel Strogoff, a décliné cette offre.

— Dans *La Mascotte*, que va tourner Léon Mathot d'après la célèbre opérette, Lucien Baroux incarnera Laurent XVII.

— Gina Manès divorce d'avec l'acteur Georges Charlia.

— Danielle Darrieux et Albert Préjean ont été présentés par une firme d'Hollywood pour un engagement d'un an.

— Marcel Pagnol va tourner une opérette cinématographique : La belle Meunière. Musique de Schubert.

— Claude Heymann réalisera prochainement un film policier : Le Client du 14, d'après Pierre Daquin.

— Roger Ferdinand annonce Touche à tout.

AMÉRIQUE

— *Paramount annonce La Fin du monde*, avec Sylvia Sydney comme vedette.

— *Nuit de noces*, le dernier film de King

Vidor a été présenté avec un succès considérable. La presse ne tarit pas d'éloge sur son principal interprète Gary Cooper.

— On parle d'Elisabeth Bergner pour incarner Jeanne d'Arc dans une adaptation à l'écran de Sainte Jeanne, de Bernard Shaw.

— Un petit coup d'Etat vient de se produire à Hollywood. Maurice Chevalier, refusant de tourner *Le Soldat Chocolat*, a rompu son contrat avec la M. G. M. Il s'embarquera le 23 mars à destination de Londres, où il est attendu par Alexandre Korda.

— L'Académie des sciences et des arts cinématographiques a désigné, à une forte majorité New-York-Miami comme le meilleur film de l'année 1934.

— Gary Cooper, Carole Lombard et Guy Standing tourneront en Alaska Renegade.

U. R. S. S.

— Le jury chargé de la distribution des

prix du Festival international du cinéma a couronné, entre autres, deux films français : Le dernier Milliardaire, de René Clair, et Pension Mimosas, de Jacques Feyder.

— A l'occasion des festivités organisées pour le XV^e anniversaire du cinéma soviétique, une publication officielle a porté à la connaissance du public les chiffres relatifs à l'industrie cinématographique.

Les 1.045 cinémas d'avant la révolution, avec leurs 364.000 places sont devenus 30.443, dont 20.160 en état de marche et totalisant 4.862.000 places. En 1937, on prévoit 70.000 cinémas, soit 20.000 de plus que n'en comptent les statistiques internationales.

Pour 25 films sortis des studios russes en 1928, 278 sont sortis en 1934 et on en prévoit 520 (sans les courts métrages et les films de première partie) pour l'année 1937.

1.400.000 mètres de pellicule ont été fabriqués en 1931, 52.000.000 de mètres en 1934, et en 1937 on espère sortir 300.000.000 de mètres.

ANGLETERRE

— Conrad Veidt sera Franz Liszt dans un ouvrage sur la vie du célèbre musicien, que va tourner la London-Film.



Georges Raft et Carole Lombard, dans une scène de « Rumba », qui donne son titre au film que nous verrons bientôt à Paris (Photo Paramount).

contrer les costumes simples et touchants de Pomponnet et Clairette. C'est le jour de leur nocé. Et voilà le bal élégant de Mlle Lange transformé en bal de mariage.

Si tout ceci paraît un peu obscur — je n'en serai pas autrement étonné — les spectateurs n'en auront que plus de plaisir à retrouver les multiples personnages de *La Fille de Mme Angot* sur un écran embellis et rajeunis. Nous faisons largement confiance à Jean Bernard-Derosne, jeune metteur en scène, qui met tant de zèle et d'enthousiasme à retracer pour des milliers et des milliers de spectateurs les aventures de Clairette et de ses trois mères, Pomponnet, Ange Pitou et Mlle Lange.

Nous avons trouvé sur le plateau André Bauge, Robert Arnoux, Nane Germon, Germaine Reuver, Odette Talazac, Danielle Brégis, Arletty, et enfin Mlle Moniquella, qui joue le personnage de Clairette. Toute blonde, toute rose et blanche, de cheveux, d'épiderme et de toilette nuptiale, elle apparaît comme l'incarnation de la jeunesse. On nous promet une charmante Clairette, toute grâce et toute vertu. C'est une promesse que Mlle Moniquella saura tenir.

JEAN DARTIGUES.

les mystères d'Hollywood

GRAND ROMAN CINÉMATOGRAPHIQUE

DE RÉNÉ JEANNE ET E. M. LAUMANN

Les feux d'Hollywood (Photo Paramount)

UN FRANÇAIS, UNE RUSSE ET UN ALLEMAND

Jacques de Lafargerie poussa la porte qu'un cosaque en longue houppelande rouge, barrée de cartouchières de vieil argent, venait d'entre-bâiller devant lui, mais, surpris par l'obscurité qui emplissait la petite salle sur le seuil de laquelle il se trouvait et qui lui semblait d'autant plus profonde que ses yeux étaient encore éblouis des mille feux, cliquetis, virevoltants et crépitants de Hollywood Boulevard, dont il venait de suivre les trottoirs pendant plus d'un quart d'heure, il resta un instant immobile, pris d'une soudaine et inexplicable timidité.

La salle de l'« Isba », reconstituée sur le sol américain, selon la plus rigoureuse tradition de l'Ukraine, s'étendait devant lui, au bas de quelques marches. Ses murs étaient garnis de sombres tentures et de tapis, qui faisaient de larges taches chamarrées entre lesquelles des flambeaux de cuivre que soutenaient des bras de fer forgé et de bronze répandaient des lueurs très douces. Des faisceaux d'armes mettaient des éclairs d'acier dans les coins les plus obscurs et du plafond lustre d'église en cuivre ciselé qu'un frémissement imperceptible animait et qui tournait perpétuellement sur lui-même d'un mouvement très lent.

Entre une banquette profonde et une rangée de fauteuils, les tables serrées les unes contre les autres et couvertes de nappes brodées de rouge et de bleu, s'aligeaient des deux côtés d'une petite estrade entourée de plantes vertes sur laquelle un piano et quelques instruments de musique attendaient les mains qui les réveilleraient.

Il n'y avait à peu près personne dans la salle, si ce n'est un homme en smoking, qui, seul à une table, et les mains dans les poches, fumait un cigare et, près de l'estrade, quatre ou cinq femmes qui, accoudées à la table qu'elles entouraient, parlaient à voix basse.

Un moment, Jacques se demanda s'il n'allait pas rebrousser chemin, gêné d'avoir à pénétrer dans un lieu qui dégageait une telle intimité pour y retrouver une femme qu'il connaissait à peine. Cette femme, d'ailleurs, pourquoi avait-il accepté le rendez-vous qu'elle lui avait donné ? Dans la situation où il se trouvait, quand on ne sait pas comment à la fin de la semaine on paiera la chambre que l'on habite, quand on ne sait pas comment on déjeunera le lendemain, a-t-on le droit de perdre une seule minute à un geste qui ne soit utilitaire ? Qu'espérait-il de cette femme ?

Chaque matin, depuis quatre ou cinq jours, il l'avait rencontrée, au studio de la « Gigantic Films Co », où il venait voir si on ne pourrait pas l'utiliser pour quelque rôle d'exécutif ; ils s'étaient souris, avaient échangé quelques paroles parfaitement insignifiantes sur les difficultés auxquelles se heurte tout débutant dans le métier cinématographique. Un courant de sympathie s'était établi entre eux, mais y avait-il, dans tout cela, une raison suffisante pour venir ici ce soir perdre son temps ?

A cette question qu'il venait de se poser silencieusement, mais avec une brutalité pleine de mauvaise humeur, il allait répondre en tournant les talons, lorsque, du groupe de femmes attablées près de l'estrade, celle pour qui il était venu se leva et, l'ayant aperçu, lui fit de la main un signe de joyeux appel. Forcé de constater la façon ironique et méprisante dont les faits répondaient à ses hésitations et à ses scrupules, il haussa les

épaules et dans le même moment sourit à celle qui venait à sa rencontre et qui, le saisissant par la main, l'entraîna vivement vers une table auprès de laquelle elle le fit asseoir. Puis, elle prit place à côté de lui en disant :

— Là, nous serons chez nous ! Nous pourrions bavarder sans être dérangés !

Elle parlait français sans aucune gêne, mais avec une pointe d'accent qui faisait chanter les mots, donnant au plus indifférents d'entre eux un charme inattendu.

Avec un plaisir qui balaya ses récentes hésitations, il l'avait entendue l'accueillir de cette phrase banale et maintenant il la regardait avec une joie puérile qui le surprenait lui-même, mais à laquelle il n'essayait même pas de résister.

Elle était de taille moyenne et très mince. A peine sortie de l'enfance, elle dégageait déjà une impression de féminité que chacun de ses gestes, chacune de ses attitudes rendaient plus précise, mais cette impression était d'une douceur que rien en elle ne venait atténuer : son visage très clair semblait, pour employer une vieille expression un peu précieuse, qu'elle seule rend bien ce qu'elle veut dire, « métri de lis et de roses » ; sa bouche dont les lèvres demeuraient toujours légèrement entr'ouvertes, comme si elles eussent voulu souligner leur rougeur de la blancheur brillante et humide des dents, sa bouche s'abaissait vers les joues en deux plis très minces, que l'on sentait creusés par la souffrance et la pitié et qui se perdaient dans la rondeur fondante du menton. Enfin, des bandeaux plats, d'une blondeur presque irrégulière, encadraient ce visage qui eût peut-être sombré dans la fadeur, sans la note un peu sauvage qu'y mettaient les pommettes légèrement saillantes et les yeux noirs où brillait une flamme faite de jeune énergie et d'invincible espoir.

D'un geste rapide, qui fit jouer dans un rayon de lumière deux bras nus et deux mains très fines et très blanches, elle repoussa le flambeau et la corbeille de fleurs qui étaient sur la table et s'accoudant sur la nappe brodée, elle se tourna vers le jeune homme et gentiment lui demanda :

— Avez-vous été plus heureux qu'hier et le « casting-director » a-t-il su voir ?...

Il ne la laissa pas achever et hochant tristement la tête, tout en s'efforçant de sourire, il répondit :

— Non ! rien encore pour aujourd'hui et pas la moindre promesse pour demain... Je vais finir par croire...

Vivement, elle l'interrompit :

— Il ne faut jamais rien croire... On se trompe toujours... Voulez-vous que je vous raconte une histoire, une des histoires qui constituent mon personnel bagage d'expérience ?

Il y avait tant de tristesse derrière ces quelques mots prononcés par cette bouche si jeune, que le jeune homme baissa la tête sans rien dire. Se méprenant sur ce silence et sur cette attitude, elle crut qu'il méprisait les leçons de son expérience et qu'il n'attendait qu'ennui des histoires qu'elle pouvait lui raconter. Une ombre passa dans ses yeux et elle redressa la tête dans un petit mouvement de fierté blessée, mais cela ne dura qu'un instant, Jacques n'avait pas bougé. La tête basse, il attendait. Elle le vit si las, qu'elle se demanda si elle ne s'était pas trompée en lui prêtant des pensées gênantes pour elle, mais malgré cela, elle ne put revenir sur l'impression qu'elle avait éprouvée et lentement, comme à regret, elle murmura :

— Je vous raconterai mon histoire un autre jour... Aujourd'hui, sachez seulement que si mal qu'elles vous paraissent aller, les choses sou-

vent ne vont pas encore assez mal pour qu'elles ne s'arrangent !

Surpris, se demandant si elle ne se moquait pas de lui et prêt à se rebiffer, Jacques la regarda. Cette fois, elle ne se trompa pas sur ce qu'il éprouvait et lisant en lui comme en un livre ouvert, elle jugea bon de préciser sa pensée :

— On nous a souvent reproché, à nous autres Russes, d'avoir le goût du malheur ! Le goût du malheur ! Dès qu'on avait prononcé ces quatre petits mots, on croyait tout expliqué. L'explication, avouez-le, aurait été comode. La vérité est qu'on a recouru à cette explication qui n'explique rien chaque fois que l'on se trouve en face de quelque chose qui, pour être compris, demanderait un petit effort... Non ! Nous n'avons pas plus le goût du malheur qu'un autre peuple et ce n'est pas le goût du malheur qui me fait vous parler comme je viens de le faire... Non ! Il est des cas où les choses ne s'arrangent qu'au dernier moment et comme si, dans l'impossibilité où elles se trouvent d'aller plus mal, elles se résignent à s'avouer vaincues et à prendre un autre cours... Le quart d'heure de Nogi ! Vous savez, le fameux quart d'heure auquel, au moment d'entrer en campagne contre nous, le général japonais jurait qu'il arriverait parce que c'est lui qui contient la victoire, le dernier quart d'heure de la guerre, celui qui vient récompenser les patients, les stoïques et les entêtés. Tenez, voilà une expression qui, quoiqu'on en ait abusé, n'a rien perdu de son sens ! Croyez-en mon expérience !

Son expérience ! Encore son expérience ! Jacques sourit, d'un sourire qui était à la fois désabusé et ironique et sur lequel elle se trompa encore une fois, le prenant simplement pour une preuve de résignation élégante et polie.

Elle sourit à son tour, heureuse et émue d'avoir convaincu ce grand garçon solide et net, qu'elle avait remarqué la première fois qu'elle l'avait aperçu au studio dans la foule barrée de ceux qui, chaque matin, viennent courir leur chance, comme ils la courraient autour d'un tapis vert et qui, hommes ou femmes, soutiennent leurs espoirs comme d'un alcool frelaté, de toutes les histoires plus ou moins authentiques qui courent à Hollywood, avant d'être accueillies par les journaux du monde entier et dont sont les héros des « extras », devenus subitement vedettes par la grâce d'un « director » intelligent.

Il était si différent de tous ceux qui l'entouraient, il donnait si nettement l'impression qu'il était d'une autre race, que tout ce qu'il y avait en elle de dépayé, d'insatisfait, tout ce qui, depuis qu'elle était en Californie, s'agitait en elle pour trouver l'aliment capable de lui donner la force de conserver sa personnalité, tout ce qui chaque jour augmentait son malaise et son inquiétude, s'était brusquement senti apaisé au moment où elle avait aperçu Jacques de Lafargerie.

Les quelques phrases qu'elle avait échangées avec lui lorsqu'ils s'étaient rencontrés au studio de la « Gigantic », où elle tenait un petit rôle dans un des films en cours de réalisation, n'avaient rien laissé paraître de son émoi ; elles étaient restées de pure politesse à peine nuancée de camaraderie naissante et elles n'avaient rien révélé à Jacques de ce qu'elle dissimulait. Mais chaque fois qu'elle le voyait, son désir de le sentir près d'elle se précisait en même temps que le besoin de faire quelque chose pour lui.

(Lire la suite page 14)

A ÉPINALY CHEZ MADEMOISELLE LANGE

Pour un beau décor, c'est un beau décor ! Pour une belle figuration, c'est une belle figuration ! Dès les abords du studio, on rencontre déjà des militaires aux rutilants uniformes, tout rouges et dorés, des Merveilleuses aux longues robes de satin clair, tous visages ocrés comme il se doit pour affronter les implacables lumières des sunlights.

Sur un vaste plateau, on a reconstitué le salon de Mlle Lange. Sur une estrade, cette noble demoiselle, alias Danielle Brégis, chante une valse que ses invités écoutent avec at-

tention. Et, descendant de son piédestal, elle glisse, de ses cothurnes d'or, sur le parquet luisant, aux bras d'un séduisant et jeune cavalier, dont les tresses blanches lui caressent le visage. Ils tournent lentement ; puis le rythme de la valse s'accélère, et tous les couples tournent, tournent, valsent éperdument.

Chez Mlle Lange se trouve un nombre inquiétant de conspirateurs. Et, parmi les uniformes étincelants, les satins clairs, les dentelles d'or et d'argent, les perruques bouclées ou poudrées, on s'étonne de ren-

NOTRE SCÉNARIO ROMANCÉ

REMOUS

D'après le film d'Edmond-T. Gréville

du jeune homme jusqu'alors s'était opposée à cette union. Henry se destinait à la carrière d'ingénieur... il fallait attendre la fin de ses études fort longues... Puis ça avait été ensuite la recherche d'une situation aisée et sûre... Les deux camarades d'enfance avaient souvent désespéré, alors, d'unir un jour leur destinée...

Mais le temps avait travaillé pour eux et aujourd'hui qu'ils étaient mariés, comme

Jeanne avait peur de succomber au charme viril du beau garçon sain et robuste qu'était Robert.



Jeanne céda à Robert Vanier et devint sa maîtresse.



Henry Saint-Clair, devait demeurer paralysé des membres inférieurs sa vie durant.



Chaque soir les deux jeunes gens se retrouvaient dans des cabarets à la mode.

DISTRIBUTION

Jeanne Saint-Clair	Jeanne Boitel
Henry Saint-Clair	Jean Rolland
Mme Gardane	Françoise Rosay
Robert Vanier	Maurice Maillot
Pierre	Robert Arnoux
Paulette Gardane	Diana Sari
La Chanteuse	Lynne Clevers

DEPUIS deux jours, Henry et Jeanne Saint-Clair étaient époux et femme, ou plutôt amant et maîtresse. Le prêtre qui avait béni leur union avait comblé un vœu que tous deux, élevés ensemble, avaient formé dès leur plus jeune âge. La famille

pas de même, hélas, d'Henry. Pris sous les débris de la voiture, il avait eu les membres inférieurs broyés, écrasés... On ne put davantage dissimuler à Jeanne l'horrible nouvelle : sa vie durant, son mari demeurerait paralysé des jambes ; tout espoir de guérison était malheureusement interdit.

Anéanti par ce choc, mortellement atteinte dans son affection la plus chère, celle-ci se promit pourtant d'être forte et de soigner son mari avec tout le dévouement d'un amour demeuré intact.

Les premiers temps, les soins dont elle entourait Henry, la totalité de son temps passé en prévenances de toutes sortes, l'accaparèrent tout entière. Puis, vint le jour où elle s'aperçut avec effroi que son corps de vingt ans souffrait d'être privé des caresses que sa nature ardente réclamait...

Tout d'abord, elle chercha à lutter contre ses sens impérieux. Elle aimait toujours son mari, malgré son infirmité, et la seule idée de le tromper lui était odieuse. C'est alors que le hasard plaça sur son chemin Robert Vanier.

Ardent, vigoureux, sportif, le jeune homme ne fut pas insensible à la grâce un peu triste de Jeanne. Il lui fit d'abord une cour discrète, puis assidue. Chaque après-midi les retrouvait dans un endroit sélect de la capitale : bar à la mode, piscine, thé dansant... Henry encourageait sa femme à ces sorties, dont elle revenait le teint plus vif, l'allure plus joyeuse.

Pourtant, elle résistait encore... Mais chaque jour faisait plus grande sa peur de succomber au charme viril de ce beau garçon sain et robuste... L'inévitable ne pouvait manquer de s'accomplir...

Comment de Saint-Clair découvrit-il que sa femme était la maîtresse de Robert, personne ne le saura jamais car il emporta son secret avec lui dans la tombe... En se tirant une balle de revolver dans la tête, voulait-il permettre à sa femme de refaire sa vie ? Cherchait-il au contraire à demeurer éternellement pour le couple comme l'ombre tragique des remords ?

Toujours est-il que le souvenir du mort resta entre les deux amants. Vivant, il se fût peut-être sacrifié en facilitant leur union ; mort par leur faute, il leur rendait tout bonheur et tout contact impossibles.

JEAN DE MIRBEL.

LES FILMS DE LA SEMAINE

REMOUS

Interprété par Jeanne Boitel, Jean Galland, Maurice Maillot et Françoise Rosay. Réalisation d'Edmond T. Gréville (A. C. E.).

Un film d'une hauteur d'inspiration qui force le respect. Un homme diminué physiquement dans la force de l'âge à la suite d'un accident, et par conséquent pour qui la vie a perdu de son intégralité, a-t-il le droit d'obliger sa jeune compagne à lui demeurer fidèle ? Celle-ci, sevrée subitement des joies de l'amour, doit-elle laisser parler la nature et chercher ailleurs un plaisir vers lequel tend toute la force de ses vingt ans ?

Il fallait beaucoup de tact pour aborder un problème d'une aussi douloureuse humanité. Du tact, Edmond T. Gréville n'en manque pas. C'est ainsi qu'aucune image, aucun mot dans *Remous*, quelle que soit l'équivoque du sujet, ne pourra lasser la vue ou l'ouïe du spectateur le plus pointilleux. Le film est à cet égard, absolument irréprochable. Peut-être pêche-t-il même un peu trop par sa discrétion. Il semble que l'auteur, consciemment ou inconsciemment, ait souvent reculé devant la scène à faire ; et son désir de ne donner au dialogue qu'une place résolument sacrifiée est évident. Mais cela dit, il convient de s'incliner devant la beauté de ces images dures, belles et austères, auxquelles des interprètes pleins de foi communiquent beaucoup de sensibilité. Tout d'abord Jean Galland, dont l'éloge n'est plus à faire ; ensuite Jeanne Boitel et Maurice Maillot, aux corps harmonieux, enfin Françoise Rosay qui montre que, pour une grande, très grande artiste, il n'est pas de petit rôle, si minime soit-il.

LA PARADE BLANCHE

Interprété par Loretta Young, John Boles, Dorothy Wilson. — Réalisation d'Irving Cummings (Fox-Film).

Par *Parade blanche*, entendez la vie de ce corps d'élite : les infirmières. Vie d'abnégation, de dévouement, de sacrifices. Quotidiennement, ces jeunes femmes de vingt ans, qui aiment la vie comme on peut seul l'aimer à cet âge, sacrifient stoïquement le bonheur naturel qui les attend, pour vivre une carrière, qui, pour certaines d'entre elles est plus qu'une vocation : un apostolat. C'est la vie de l'une d'elles qu'évoque le film de ce parfait technicien qu'est Irving Cummings. Travaillant avec ardeur, n'ayant ni cesse ni repos, elle n'évite pourtant pas que l'amour entre dans sa vie. Va-t-elle laisser parler son cœur, abandonner la *Parade blanche* ? Elle ne peut quitter ses camarades, et puis elle a trop lutté : elle demeurera dans la carrière qu'elle s'était librement choisie par tempérament et par goût.

Il est à souhaiter qu'un tel film qui, par sa noblesse même, s'élève si haut au-dessus de la production courante, rencontre, malgré sa sévérité, le succès qui lui est dû. Le cinéma s'ennoblit qui traite des sujets aussi bellement moraux dans leur implacable rigueur que celui-là.

MISS CARROT

Interprété par Anne Shirley, Tom Brown, O.-P. Hedgie et Hélén Wesley. — Réalisation de Georges Nichols junior (R. K. O.).

Le cinéma, à l'exception toutefois du nôtre, a maintes fois évoqué l'époque trouble et complexe de l'adolescence, cette transition entre deux vies si différentes. *Miss Carrot*, c'est l'histoire d'une petite orpheline, douée d'une imagination tumultueuse et d'une intelligence précoce, qu'adopte un couple stérile de deux braves fermiers. Sous nos yeux séduits, amusés, émus, défilent les diverses étapes, marquées d'incidents délicieux, de cette vie romanesque et intérieurement mouvementée. Nous voyons la petite orpheline arriver, timide, chez ses parents adoptifs ; sa première rencontre avec ses nouveaux camarades d'école ; puis c'est l'innocente idylle, tout d'abord contrariée, qui se noue avec un jeune garçon. A mesure que la jeune fille grandit, les robes s'allongent, la coiffure se modifie et au visage ingrat de l'adolescence fait place les traits radieux d'une jeunesse en fleur...

Si nous aimons moins la fin, qui sacrifie trop au goût conformiste yankee, par ailleurs quel film plein de jeunesse, de fraîcheur et d'émotion discrète, que celui-ci ! Pas de gags extraordinaires, de prises de vues étourdissantes d'ingéniosité, de mise en scène somptueuse, mais une suite constante de touches légères et modestes, dans lesquelles revit toute l'époque d'une vie que beaucoup de spectateurs revivront avec émoi.

Mais si *Miss Carrot*, dans sa simplicité nous touche tant, c'est aussi à son interprétation pleine de foi qu'elle le doit. Allez voir Anne Shirley se métamorphoser sous vos yeux ; et de gamine bavarde, devenir insensiblement une jeune fille épanouie. Vous en rapporterez une impression de saisissement que vous n'êtes pas près d'oublier !

MONSIEUR SANS-GÊNE

Interprété par Fernand Gravey, Dranem, Aquistapace, Jim Gerald, Thérèse Dorny, Josseline Gaël, Ginette Gaubert. — Réalisation des Charles Anton (Gallie-Film).

Un petit acteur est porté soudain au premier plan de l'actualité parce qu'il a embrassé, dans un cinéma, sa jolie voisine, une jeune fille inconnue, qu'il avait prise, dans le noir, pour sa maîtresse. Traîné devant les tribunaux, le jeune homme, afin de ne pas compromettre son amie, qui est mariée, plaide le coup de foudre. Condamné à une forte amende, il voit une foule d'admirateurs inconnus payer quatre fois le prix de sa confusion et, par suite, grâce à toute cette publicité un peu spéciale, il pourra devenir le directeur d'un théâtre et épouser, au surplus, la petite inconnue du cinéma.

Un tel film, on le devine, ne vise qu'à divertir honnêtement un public soucieux de passer agréablement quelques instants. Il y parvient aisément, grâce à une gaieté constante, un mouvement des plus alertes et une musique par instants fort spirituelle. Enfin, ce qu'on ne soulignera jamais trop, c'est que tous les éléments populaires qui ont été réunis ici ne sont jamais ni vulgaires, ni grossiers, comme c'est, hélas ! le cas la plupart du temps. C'est d'un comique de bon aloi, dont on n'a pas honte, après s'être divertit. Fernand Gravey, bohème fantaisiste et brillant, conduit le jeu avec un brio étincelant et entraîne à ses côtés une troupe homogène et solide, dont le métier n'est plus à démontrer.

LE FAUTEUIL 72.



LES MYSTÈRES D'HOLLYWOOD

(Suite de la page 11)

Elle ne lui en voulait pas encore de ne pas s'apercevoir de l'amour qu'elle avait pour lui, mais elle aurait voulu violenter les événements les amener, sans plus attendre, au terme qu'elle leur assignait dans son imagination, en forçant le jeune homme à découvrir qu'il n'était pas un indifférent pour elle.

Un accord plaqué sur le piano arracha Vera à sa méditation. Elle posa sa main sur le poignet du jeune homme et hardiment, comme on se jette à l'eau, elle commença :

— Si je vous ai prié de venir jusqu'ici, c'est parce que j'avais un service à vous demander ! Un éclair de plaisir passa sur le visage du Français, si rapide, si précis, que Vera baissa les yeux et croisa ses mains sur le bord de la table, incapable de nouveau de dire un mot.

Mais, comme si la mélodie sauvage que l'orchestre venait subitement d'attaquer lui eût communiqué l'énergie qui lui manquait, elle redressa la tête et crânement :

— Voici, déclara-t-elle, ce que j'attends de vous : la vie que je mène au studio est déprimante au dernier degré. Je passe souvent des journées entières sans trouver une seule personne à qui adresser la parole... Je ne suis pas faite pour cette existence de fièvre réglée... Il faut que j'aie une compensation... il faut que, pour avoir le courage de recommencer le lendemain, j'aie chaque soir une heure de détente, alors...

Il s'approcha d'elle, parce qu'elle parlait si bas que par instant l'orchestre couvrait sa voix. — ... Alors, répéta-t-elle, il faut que vous veniez chaque soir dîner avec moi ! Nous bavarderons, nous...

Elle avait parlé très vite. Il la regarda, se demandant s'il avait bien entendu... La surprise devait mettre sur son visage une expression si comique qu'elle parut d'un grand éclat de rire qui l'empêcha un instant de parler. Puis, quand son rire nerveux se fut calmé et que l'orchestre eût terminé sa rhapsodie, elle regarda Jacques bien droit dans les yeux et avec un enjouement naturel, elle demanda :

— N'avez-vous donc jamais reçu une invitation à dîner ? Vraiment on le croirait ! Ou bien craignez-vous d'être empoisonné ? Rassurez-vous : bien que notre cuisinier soit l'ancien colonel des cosaques du Kouban, notre cuisine est sans reproche... Allons ! Qu'attendez-vous pour accepter avec empressement mon invitation ?

Il y avait tant de franchise alerte et jeune dans le regard de la jeune fille, qu'un instant Jacques s'en voulut d'avoir supposé que ce fût par charité qu'elle agissait ainsi. D'abord, comment aurait-elle pu apprendre que la question des repas constituait pour lui un problème chaque jour plus angoissant ? Et puis, même si elle avait été informée de ce détail, quelle raison avait-elle de lui faire la charité ? N'était-il pas plus simple de croire à une sympathie qui entraîna la jeune fille vers lui comme il se sentait emporté vers elle ? N'était-il pas plus simple d'accepter ce désir qu'elle exprimait si simplement d'une camaraderie, d'une amitié où se détendait de l'appât de la vie ? N'était-il pas plus simple d'être simple et d'accueillir l'événement qui se présentait sans plus de complications parce qu'il était favorable et agréable que s'il eût été néfaste ?

Elle n'avait pas cessé de le regarder, suivant sur son visage le reflet de ses pensées. N'y tenant plus, elle posa de nouveau sa main sur le poignet du jeune homme et avec un sourire qui ne laissait rien paraître de son impatience, elle questionna :

— Eh bien, j'attends toujours... C'est donc « oui » ? Je connais le proverbe de chez vous : « Qui ne dit mot, consent ! » Alors, puisque nous sommes d'accord, baissez-moi la main !

D'un mouvement charmant, dont elle n'avait pas été maîtresse, elle offrit sa main aux lèvres du jeune homme, mais sentant confusément que ce geste n'était peut-être pas exactement ce qu'il aurait dû être, elle l'expliqua en souriant :

— Vous verrez : ici, on baise beaucoup les mains des femmes ! Et, sans cesser de rire, elle agita ses petits doigts, réclamant le baiser qu'elle avait si impudemment sollicité.

Jacques s'inclina et baisa la main qui s'offrait à ses lèvres. Vera ferma un instant les yeux.

heureuse et surprise d'être si rapidement et si facilement arrivée à ses fins. Mais bien vite, elle reprit :

— Tenez, voyez ce que je vous disais ! D'un regard, elle désignait à une des tables voisines de la leur, deux hommes en habit qui venaient de s'installer et qui, avant de dicter la commande, baisaient la main de la femme en costume national russe qui venait de leur remettre la carte et qui, debout devant eux, attendait leurs ordres.

— Il faut que je vous quitte, lui dit-elle, avec un pâle et triste sourire... Je dois aller tenir ma partie dans les chœurs, car je chante aussi ! Il se leva et s'inclina.

— Peut-être, continua-t-elle, vous verrai-je demain au studio. Sinon, je vous attendrai ici à huit heures ! Il s'inclina encore une fois. Elle lui tendit une main que, cette fois, il se contenta de serrer rapidement. Puis, elle s'éloigna et gagna l'estrade derrière les tentures de laquelle elle disparut. Jacques resta un moment immobile, enveloppant d'un regard la salle qui maintenant était pleine de soupers en habit ou en smoking, accompagnés de femmes en grand décolleté et couvertes de bijoux, qui ne pouvaient s'empêcher de regarder avec une curiosité, non dénuée de vanité, celles qui les servaient, comme si elles eussent voulu démentir la légende de celles-ci était princesse et laquelle fille de chambellan. Et soudain, ce spectacle lui fut insupportable ; il écarta la table à laquelle il était assis et fit un pas pour gagner la sortie. Mais un homme qui occupait la table voisine de la sienne l'arrêta au passage en lui disant :

— Monsieur, je m'excuse de vous aborder ainsi. J'ai entendu une partie de votre conversation. J'ai deviné le reste. Peut-être suis-je en situation de vous procurer ce que vous cherchez. Je vais bientôt commencer une nouvelle production. Voulez-vous prendre la peine de passer me voir un de ces jours à mon bureau ? Voici ma carte.

— Etait-ce possible ? Une vague de bonheur souleva le jeune homme qui s'exclama :

— Oh ! monsieur, comment pourrai-je jamais... Mais l'autre ne lui laissa pas le temps d'achever : la figure fermée, les traits tendus, il coupa ce juvénile élan :

— Ne me remerciez pas encore ! Venez me voir !...

Jacques s'inclina légèrement, éprouvant une gêne obscure en face de cet homme, qui pourtant aurait dû lui être sympathique, en raison de l'invitation qu'il lui adressait. Puis, il prit la carte et d'un coup d'œil, en prit connaissance :

MAX ROTWANG

Cosmopolitan Studio.

Un petit cri de surprise lui monta aux lèvres : — Ah ! par exemple !

Mais l'homme avait disparu. Lentement, Jacques se dirigea vers la sortie, pendant qu'en sourdine, le chœur attaquait l'inévitable chant des *Bateurs de la Vague*, sans le voir ni s'en rendre compte. Vera avait-elle donc raison quand elle lui affirmait, tout à l'heure, que c'était au moment où les choses allaient le plus mal qu'elles se retournaient et devenaient ce qu'on souhaitait qu'elles fussent ?

Il sortit... L'air frais de la nuit lui fit paraître encore plus charmantes ces perspectives nouvelles, auxquelles il s'abandonnait sans retenue. Oui, dès demain matin, il irait voir Max Rotwang... Et le jour même, il signerait un intéressant engagement et il se répétait toutes les choses séduisantes que lui chantaient aux oreilles depuis quelques minutes. Et il lui plaisait de remercier la Fortune du premier sourire qu'elle lui adressait, alors que ce premier sourire ne se dessinait peut-être que dans son imagination, mais parce qu'il était né sur les lèvres de Vera et qu'il était ainsi le plus beau sourire du monde.

(A suivre.)

COURRER DES LECTEURS

Iris répond ici chaque semaine aux lecteurs du journal qui ont bien voulu lui écrire.

Narcisse. — Voici les trois adresses demandées : Mona Goya, 10, rue Lauriston ; Danièle Parola, 24, rue Raynouard, Paris ; Jenny Luxeuil, 18, rue Damrémont, Paris. Votre papier à lettre, comme votre écriture, ressemble terriblement à ceux de Viollette de Parme. La connaissez-vous, par hasard ?

Casanova. — Merci pour vos aimables appréciations sur notre revue. Vos remarques sont très précieuses et nous permettent de faire de *Ciné-Magazine*, en l'améliorant, un journal parfait. Puisque vous désirez trouver parmi nos lecteurs un correspondant pour parler théâtre et cinéma, il vous faut nous communiquer votre adresse. Au revoir, séducteur.

Claudy B. — Charles Boyer tourne en Amérique, il est actuellement de passage en France. Sans doute profitera-t-il de son séjour ici pour tourner dans le studio parisien. C'est un artiste très demandé et je crains bien qu'on ne lui laisse aucun instant de liberté. Vous pouvez lui écrire à son adresse de Paris, c'est-à-dire : 6, rue Dante (VI).

Une de vos lectrices. — Vous pouvez écrire à Josseline Gael, à l'adresse suivante : 26, rue Duhamel et à Danièle Darrieux, 29, rue de Lisbonne. L'artiste dont vous m'avez communiqué la photo est Marlène Diétrich, dans une scène de *Cœurs brûlés*.

B. C., Angleterre. — George Breakeston, que vous avez vu dans *Comme les Grands*, est un jeune artiste plein d'avenir. Il continue à tourner pour Fox-Film et vous pourrez lui écrire aux studios que possède cette Société, à Hollywood Cal. U. S. A. Robert Lynen ne tourne pas en ce moment.

Mlle de Lagardère. — Je vous ai communiqué l'adresse de Robert Vidalin, dans un précédent courrier. Quant aux deux autres renseignements que vous me demandez dans votre lettre d'aujourd'hui, je ne puis, à mon grand regret, vous les donner, car ils ont trait à des films trop anciens. J'espère qu'une autre fois vous serez plus heureuse.

M. N., Le Havre. — Gribiche, le film dans lequel Françoise Rosay a fait ses débuts, a été mis en scène par Jacques Feyder, mais le producteur était M. Kamenka. Le journal que vous me citez s'est mal exprimé. *Knock ou le Triomphe de la Médecine*, de Jules Romain, a déjà été tourné en muet par René Hervil. Staréwitch, qui réalisa autrefois de nombreux films de marionnettes, notamment *Le Roman du Renard* continue à mettre en scène des films de ce genre, notamment une série intitulée : *Fétiche*, qui rencontre un très gros succès.

Manime. — Vous avez dû trouver une réponse vous satisfaisant dans notre dernier numéro. Non, nous n'avons pas édité des photos de Jean Max. Si vous désirez obtenir un portrait de cet artiste, adressez-vous aux Films Osso, qui ont édité plusieurs films dans lesquels jouait cet excellent artiste.

Un groupe de Toutousaines. — Jean Kiepara vient de faire un rapide séjour à Paris, au cours duquel il a chanté à l'Opéra-Comique. Il doit bientôt tourner un film en Allemagne et partira ensuite pour Hollywood, où il a été engagé par Universal. Pour ce qui concerne Colette Darfeuil, voici son adresse : 5, rue Cognac-Jay, Paris.

J. B. — Sept adresses, pas une de plus, pas une de moins. Et avec cela faut-il vous l'envoyer ? comme dirait mon ami l'Homme invisible. Passez pour cette fois, mon cher, mais ne récidivez pas : Danièle Parola ; Dany Davis, 12, rue des Dardanelles ; Noël-Noël, 25, rue du Mont-Cenis ; Biscot, 3, villa Etex ; Roger Tréville, 129, boulevard de Grenelle ; Mireille Perrey, 42, rue des Acacias ; Mary Marguet, 86, rue de Miromesnil.

(A suivre.)

LISTE DES ÉTABLISSEMENTS ACCEPTANT NOS BILLETS A PRIX RÉDUITS

(Voir notre bon ci-contre.)

PARIS

3^e Arrondissement :

KINERAMA, 37, boulevard Saint-Martin ;

PALAIS DES FÊTES, 8, rue aux Ours.

5^e Arrondissement :

MESANGE, 3, rue d'Arras.

6^e Arrondissement :

DANTON, 99, boulevard Saint-Germain.

7^e Arrondissement :

MAGIC-CITY, 180, rue de l'Université.

9^e Arrondissement :

ROXY, 65, bis, rue Rochechouart.

10^e Arrondissement :

PARMENTIER, 156, avenue Parmentier.

13^e Arrondissement :

JEANNE-D'ARC, 45, boulevard Saint-Marcel ;

PALACE-ITALIE, 190, avenue de Choisy.

14^e Arrondissement :

CINÉMA DENFERT, 24, place Denfert-Rochereau.

15^e Arrondissement :

CASINO DE GRENELLE, 86, avenue Emile-Zola ;

VARIÉTÉS, 17, rue Croix-Nivert.

16^e Arrondissement :

GRAND-ROYAL, 83, avenue de la Grande-Armée.

18^e Arrondissement :

ORNANO, 34, boulevard Ornano ;

STUDIO-FOURMI, 120, boulevard Rochechouart.

19^e Arrondissement :

FLOREAL, 13, rue de Belleville ;

SECRETAN, 55, rue de Meaux.

20^e Arrondissement :

MÉNIL, 3, rue de Ménilmontant ;

PYRÉNÉES, 272, rue des Pyrénées.

BANLIEUE

AUBERVILLIERS. — Family-Palace.

BAGNOLET. — Capitole, 3 à 7, place de la Mairie.

BOIS-COLOMBES. — Excelsior.

BOURG-LA-REINE. — Régina-Cinéma.

CHARENTON. — Eden-Cinéma.

CHOISY-LE-ROI. — Splendide.

ENGHEN. — Enghien-Cinéma.

FONTENAY-SOUS-BOIS. — Palais des Fêtes.

ISSY-LES-MOULINEAUX. — Mignon.

LES LILAS. — Magic-Cinéma.

MALAKOFF. — Malakoff-Palace.

MONTREUIL-SOUS-BOIS. — Alhambra-Palace.

PANTIN. — Pantin-Palace.

RUEIL. — Cinéma-Théâtre.

SAINT-CYR. — Au Coucou.

SAINT-DENIS. — Pathé.

SAINT-GERMAIN-EN-LAYE. — Royal.

SAINT-GRATIEN. — Sélect-Cinéma.

SAINT-OUEN. — Alhambra.

VILLENEUVE-SAINT-GEORGES. — Excelsior-Cinéma.

VINCENNES. — Eden. — Printania.

DÉPARTEMENTS

AGEN. — Royal-Cinéma.

ANNECY. — Splendid-Cinéma. — Palace-Cinéma.

ANTIBES. — Casino d'Antibes.

ARRAS. — Ciné-Palace. — Kursaal.

BAGNÈRES-DE-BIGORRE. — Idéal.

BAYONNE. — La Féria.

BELFORT. — Cinéma Georges.

BESANCON. — Central-Cinéma.

BORDEAUX. — Variétés-Cinéma. — Cinéma des Capucines. — Olympia.

BAR-LE-DUC. — Eden-Cinéma.

BOULOGNE-SUR-MER. — Omnia.

LA BOURBOULE. — Casino Municipal.

BOURG-EN-BRESSE. — Eden-Cinéma.

BREST. — Cinéma Saint-Martin. — Théâtre Omnia. — Tivoli-Palace.

CADILLAC (Gironde). — Eldorado.

CAEN. — Cinéma Trianon. — Eden.

CAHORS. — Palais des Fêtes.

CALAIS. — Théâtre des Arts.

CANNES. — Cinéma Olympia. — Star-Cinéma Mondain. — Majestic.

Lido-Cinéma. — Majeestic Plein Air. — Riviera.

CHALONS-SUR-MARNE. — Casino.

CHARLEVILLE. — Cinéma-Omnia.

CHARLIEU (Loire). — Familia.

CHATEAURoux. — Alhambra.

CHERBOURG. — Théâtre Omnia.

CLERMONT-FERRAND. — Gergovia. — Eldorado.

DENAIN. — Cinéma Villard.

DIJON. — Grande Taverne.

GANCS. — Eden-Cinéma.

GRASSE. — Casino Municipal.

GRENOBLE. — Cinéma Palace. — Sélect-Cinéma. — Royal Pathé. — Modern' Cinéma.

HAUTMONT. — Kursaal-Palace. — Casino-Théâtre-Cinéma.

HAVRE FRILEUSE. — Royal.

JOIGNY. — Arti ic-Cinéma.

LAON. — Kursaal-Cinéma.

LA ROCHELLE. — Olympia-Cinéma.

LILLE. — Caméo. — Pathé Waxemmes. — Omnia-Pathé. — Remy.

LORENT. — Sélect. — Royal. — Omnia.

LYON. — Cinéma Variétés. — Cinéma Grolée. — Empire-Cinéma. — Cinéma Terreaux. — Cinéma Régina. — Royal-Aubert-Palace. — Artistique-Cinéma. — Eden. — Odéon. — Athénée. — Idéal-Cinéma. — Tivoli. — Lumina. — Bellecour.

MACON. — Marivaux. — Olympia.

MONTREUIL. — Majestic.

MULHAUS. — Grand Ciné Pailhous.

MONTPELLIER. — Trianon-Cinéma. — Cinéma Pathé. — Royal Athénée. — Le Capitole.

NANTES. — Cinéma Jeanne-d'Arc. — Cinéma Katorza. — Royal Ciné. — Théâtre Apollo. — Majestic-Cinéma.

NANCY. — Olympia. — Née. — Idéal. — Olympia. — Eldorado.

NIJMES. — Eldorado.

OYONNAX. — Casino-Théâtre.

PERIGUEUX. — Cinéma-Palace.

POITIERS. — Ciné Castille.

PONTOISE. — Excelsior-Palace.

PORTETS (Gironde). — Radius.

REIMS. — Eden-Cinéma.

ROANNE. — Salle Marivaux.

ROCHEFORT. — Apollo. — Alhambra.

RUEIL. — Cinéma-Théâtre.

SAINT-CHAMOND. — Variétés.

SAINT-ÉTIENNE. — Fémina-Cinéma.

SAINT-ROUR. — Family-Théâtre.

SÈTE. — Trianon. — Alhambra.

STRASBOURG. — U.T. La Bonbonnière de Strasbourg. — Cinéma Olympia. — Grand Cinéma des Arcades.

TAIN (Drôme). — Royal-Cinéma.

TOULOUSE. — Gaumont. — Trianon.

ANVERS. — Pathé. — Eden.

TOURCOING. — Splendid.

TROYES. — Royal Croncles (jeudi).

VALLAURIS. — Eden-Casino.

VILLENEUVE. — Salle Berlioz.

VIEURBANNE. — Kursaal-Cinéma.

VIRE. — Sélect-Cinéma.

ALGÈRE ET COLONIES

ALGER. — Splendid. — Olympia. — Trianon-Palace.

CASABLANCA. — Eden.

TUNIS. — Cinéma-Modern. — Cinéma Goulette.

ÉTRANGER

ANVERS. — Pathé. — Eden.

BRUXELLES. — Trianon-Aubert-Palace. — La Cigale. — Eden-Cinéma. — Cinéma des Princes. — Majestic.

BUCAREST. — Boulevard-Palace. — Classic. — Fascati. — Cinéma Théâtre. — Orasul T. Séverin. — Ciné-Opéra. — Ciné-Moderne.

CONSTANTINOPLÉ. — Alhambra. — Ciné-Opéra. — Ciné-Moderne.

GENÈVE. — Apollo-Théâtre. — Caméo. — Capitole. — Grand Cinéma. — Cinéma de Carouge.

NAPLES. — Cinéma Santa-Lucia.

NEUFCHATEL. — Cinéma-Palace.

seigner sur les projets de M. André Guillot. Excusez-moi et à bientôt, ami.

Renée Dedieu, Oudja, Maroc. — Je suis, si cela vous intéresse, un monsieur. Je n'en suis pas plus fier pour cela et seule, dame Nature est responsable de cette banale originalité. Vous pouvez écrire à Jean Kiepara, à l'adresse suivante : aux bons soins des Films Universal, 52, rue des Martyrs, et à Henry Garat, 3 bis, rue des Dardanelles.

G. M. — Vous n'avez qu'à écrire directement en français à l'artiste en question. Il aura certainement votre lettre ou bien s'il ignore notre langue, il le fera traduire à notre avis, elle aura ainsi plus de chance de retenir son attention.

IRIS.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS PHOTOGRAPHIQUES

Photos bromure noir glacé format 18x24 la pièce = 3 francs

620 Elissa Landi.	633 J. Macdonald.
621 Rosine Déranc.	634 Paulette Dubost.
622 Marlène Diétrich.	635 Marcelle Chantal.
623 Greta Garbo.	636 Renée Saint-Cyr.
624 Edith Méra.	637 Lisette Lanvin.
625 Kate de Nagy.	638 Annabella.
626 Simone Simon.	639 Norma Shearer.
627 Jean Servais.	640 Jean Murat.
628 Albert Préjean.	641 Jimmy.
629 Lilian Harvey.	642 Bach.
630 Irène Dunne.	643 Madel. Renaud.
631 Charles Boyer.	644 Blanche Montel.
632 Joan Harlow.	

CINÉMAZINE

21 MARS 1935

UN FRANC

15^e ANNÉE -- N° 12

NOS LECTEURS
ONT LA PAROLE...



Simone Berriau dans « Itto », le film de Benoît Levy, qui commence cette semaine son exclusivité au cinéma du Colisée.